

LA RESISTANCE A MONTBRISON

Souvenirs

En cet été de l'année 1944 alors que, partout dans le monde déferlaient les vagues puissantes de la seconde Guerre Mondiale, la petite route agreste qui après avoir quitté Montbrison par l'ouest puis suivi le cours du Vizézy jusqu'à La Guillanche, partait à l'escalade des Monts du Forez, était devenue le théâtre d'une animation inaccoutumée,

En effet, alors que la pénurie d'essence qui sévissait avait rendu cette route pratiquement déserte, fréquentée seulement par les rares attelages des paysans riverains se livrant paisiblement à leurs besognes saisonnières, voici que, tout à coup, la parcouraient de rapides voitures noires (les fameuses "tractions" de l'époque) sur lesquelles flottaient les couleurs nationales et dont les vrombissements déchiraient le calme de la montagne.

C'est que, comme partout en France dans les régions de montagne, dans le Massif central comme dans les Alpes, les Pyrénées ou le Jura, des "maquis" s'étaient installés dans nos monts du Forez, plus précisément sur le versant oriental qui domine Montbrison.

Ces maquis s'étagaient sur divers sites tous desservis, pour l'essentiel, par cette route, que, malgré les années qui passent nos bons Montbrisonnais s'obstinent à appeler "Route nouvelle"¹.

Il y avait tout d'abord implantée dans le village même de Roche une formation de l'A.S. (Armée secrète) puis, plus haut, près du village de Lérigneux, une unité de F.T.P. (Francs-tireurs et partisans). Enfin, encore plus haut au col de Baracuchet, à la limite du département du Puy-de-Dôme, stationnaient les hommes du groupe Ange.

L'unité F.T.P. et le Groupe Ange étaient formés surtout de Stéphanois mais le maquis de l'A.S., à Roche, comptait, par contre, beaucoup de Montbrisonnais.

Ce maquis de l'A.S. sur lequel on m'excusera de m'étendre davantage puisque aussi bien il me concerna plus particulièrement avait été préparé tout d'abord au hameau de Montvadan puis au bourg même de Roche par ceux qui, à Montbrison, furent les pionniers de la Résistance, parmi eux, Rolle, Georges Collet, Jean Thomas, ce dernier chef de secteur à l'Énergie Industrielle². A eux s'étaient joints d'autres Foréziens dont Breuil, cultivateur à Roche précisément et aussi Ferdinand Mirabel, de Chazelles-sur-Lyon, Pierre Barjon de Sury-le-Comtal... et j'en oublie très certainement.

Sur mon intervention, Pierre Sabatier, alors commissaire de police à Montbrison, était venu, avec son personnel, renforcer le maquis de Roche ne laissant à son commissariat que les agents les plus âgés devant assurer la liaison. Il faut dire qu'à cette époque les effectifs des services de police avaient été singulièrement "gonflés" au-delà évidemment des nécessités et cela, à seule fin de "camoufler" le plus possible de jeunes militaires de carrière démobilisés depuis l'armistice. C'était notamment le cas du populaire Cellard qui, pour la circonstance, avait revêtu son uniforme

¹ Toutefois le maquis du Groupe Ange stationné au col de Baracuchet avait un autre accès par la route de Saint-Anthème. Un monument élevé au bord de cette route au lieu-dit "les Limites" perpétue le souvenir des morts de ce maquis.

² L'Énergie industrielle fournissait alors le courant électrique à Montbrison et à sa région. Comme toutes les sociétés concessionnaires de production et de distribution d'énergie électrique elle fut nationalisée en 1946 et s'intégra dans Électricité de France.

bleu de sergent-chef de chasseurs alpins qu'il ne consentit jamais - au grand jamais - à troquer contre le kaki de la tenue maquis. Toujours d'excellente humeur, d'allure gavroche et d'esprit primesautier, le sergent-chef Cellard, au dévouement inlassable, s'était rendu indispensable à plus d'un titre, se portant volontaire pour toutes les missions. Par ailleurs il assurait les délicates fonctions de "clairon". Il usait de son instrument avec une maestria sans pareille qui faisait du salut aux couleurs ou de la sonnerie aux morts un véritable régal musical.

Le maquis de Roche avait été placé sous les ordres d'un énergique officier de gendarmerie, Millon, lieutenant de la Garde mobile (aujourd'hui Gendarmerie mobile).

Ce maquis possédait un fer de lance, en l'occurrence un commando qui avait été baptisé "Patrouille Ferréol" car il était dirigé par un autre officier de carrière, le lieutenant Collonge alias Ferréol.

Râblé, fort en gueule, collier de barbe en bataille, Collonge dit Ferréol était le type parfait du baroudeur. Avec beaucoup de panache il multiplia, avec sa fameuse patrouille, coups de main et embuscades mais son comportement quelque peu tumultueux ne fut pas toujours très apprécié par la population de Montbrison, ville calme s'il en fut, habituée à moins d'impétuosité.

Dans sa patrouille, Ferréol était assisté du sous-lieutenant Guv Cornut qui, de souche montbrisonnaise, n'était pas, lui, un militaire de carrière. Cependant, comme Ferréol, c'était un baroudeur, mais contrairement à son camarade, un baroudeur de type tranquille. Il y avait aussi à la patrouille Ferréol - et tout naturellement - l'inévitable sergent-chef Cellard.

Le maquis de Roche avait fière allure car les hommes étaient bien équipés. Lorsque Millon et ses gardes mobiles l'avaient rejoint, ils n'étaient pas partis sans biscuits de leur caserne de Saint-Etienne. De plus tout un stock de confortables blousons de cuir - qui ne leur était pourtant pas destiné - avait à la fabrique même, été "réquisitionné" à leur intention.

Au maquis de Roche on pouvait rencontrer un personnage fort pittoresque et d'ailleurs fort sympathique., Guillot, tel était son nom, mais on l'appelait "la Doublure". Ancien de la Légion étrangère il avait à la manière de ses anciens camarades cousu une bande blanche autour de son képi, car il avait hérité d'un képi de gendarme ce qui ne lui plaisait pas du tout. Du coup la mode était lancée, Elle fit fureur. Tous les gars du maquis de Roche arborèrent le képi blanc puis, à leur exemple, tous ceux des autres formations de l'A.S. à commencer par leur chef à tous, le commandant Hervé, de son vrai nom Jean Marey.

Chef au pouvoir charismatique le commandant Marey était très populaire auprès de ses hommes et, aussi bien, savait cultiver sa popularité. Il s'était façonné un personnage quelque peu mythique. Aussi le port du képi blanc n'était pas pour lui déplaire et il l'avait adopté d'emblée. Par ailleurs il ne se séparait jamais de sa carabine qui arborait en toute circonstance si bien qu'elle était arrivée à faire corps avec son personnage,

A ce propos je me souviens de l'avoir, un jour, rencontré fortuitement alors que les combats de la Libération avaient cessé et que nulle cérémonie, nulle manifestation ne pouvaient l'inciter à arborer son arme favorite. C'était par un beau jour de septembre et on venait – hélas ! - d'autoriser à nouveau la chasse³. Marey était de petite taille mais il n'en perdait pas un seul pouce.

³ Pendant l'occupation, l'exercice de la chasse avait été interdit et, sous peine de sanctions, les fusils de chasse - ou tout au moins leur mécanisme de percussion - devaient être déposés par leurs propriétaires dans les brigades de gendarmerie ou les commissariats de police. Tout ce matériel fut ensuite stocké au Banc d'épreuves d'armes à feu de Saint-Etienne d'où il disparut. Il semble toutefois que beaucoup de propriétaires de fusils de chasse ne se conformèrent pas à cette injonction. A la Libération, la chasse fut à nouveau autorisée, mais nos intrépides nemrods foréziens n'avaient pas attendu l'autorisation officielle pour se livrer à un véritable massacre du gibier dont la méfiance s'était quelque peu relâchée au cours d'une longue période de tranquillité.

Moi je le regardais de toute ma hauteur, l'œil rivé sur l'extrémité du canon de sa carabine et lui dis tout à trac : "Vous aussi mon Commandant, vous allez à la chasse". Il me regarda tout d'abord d'un œil torve puis éclata de rire car il avait le sens de l'humour⁴.

Un autre maquis intriguait fort les Montbrisonnais. C'était celui du groupe Ange implanté, comme je l'ai dit plus haut, au col de Baracuchet.

La formation dite "Groupe Ange" appartenait à "l'Intelligence Corps"⁵ organisme créé pendant la guerre par le gouvernement britannique et qui n'était, en fait, qu'une branche spécialisée de la fameuse "Intelligence Service". D'ailleurs le groupe Ange était communément appelé "le maquis de l'I.S."

Basset en était son correspondant à Montbrison et il était commandé par Antoine Boirayon, un Stéphanois qui, s'il s'était trouvé un conteur assez habile pour narrer ses exploits serait devenu un personnage de légende. Il fut notamment le héros d'un drame survenu le 2 février 1944 dans un hôtel de Saint-Christo-en-Jarez, aux environs de Saint-Chamond, où avec Antoine Boirayon et son frère un groupe de résistants fut assiégé par les Allemands. Ce fut une belle séquence de western mais, malheureusement, il y eut des victimes. Antoine Boirayon, lui, réussit à s'échapper en sautant du toit de l'hôtel et on peut dire que, véritable Buffalo Bill, il fut de tous les coups durs qui se produisirent dans la région de Saint-Etienne pendant cette terrible période.

Au début donc, le Groupe Ange était un simple commando mais, ses effectifs s'étant considérablement étoffés, il devint une formation suffisamment importante pour constituer le maquis qui devait venir s'installer dans nos monts du Forez.

Non sans quelques réticences au départ, Antoine Boirayon consentit finalement à collaborer sans réserve avec les autres maquis, ceux de l'A.S. et les F.T.P. ses voisins. Sa participation à l'effort commun fut particulièrement précieuse car c'était un magnifique entraîneur d'hommes et, sous son commandement, ses gars étaient "gonflés à bloc". Par ailleurs sa formation, par sa filière anglaise, était pourvue d'un excellent armement.

Personnellement j'ai toujours eu de bonnes relations avec Antoine Boirayon à l'égard de qui d'ailleurs je ne pouvais m'empêcher d'éprouver une secrète admiration. Mais il faut bien avouer

Les Allemands certes ne respectaient guère la vie humaine. Du moins leur présence préserva-t-elle celle des hôtes de nos champs et de nos bois.

⁴ Ancien instituteur Jean Marey avait abandonné l'enseignement pour l'armée. Il était capitaine au 5^e R.I. à Saint-Étienne lorsqu'il s'engagea dans la Résistance devenant commandant des formations de l'Armée secrète de La Loire puis chef départemental des F.F.I.

A la Libération, les unités F.F.I. ayant été intégrées dans l'armée régulière, le commandant Jean Mary combattit en Alsace et en Allemagne jusqu'à l'Armistice. Devenu colonel, il exerça divers commandements et devint, notamment en Autriche occupée par les Alliés, le chef militaire du secteur français de Vienne.

Par la suite, il commanda l'école militaire de Cherchell puis, pendant la guerre d'Algérie, la subdivision militaire de Guelma. C'est au cours de cette guerre qu'il fut tué en 1959, sa jeep ayant sauté sur une mine. Toutefois, certains ont considéré comme suspectes les circonstances de sa mort.

Sa femme, qui était aussi sa cousine, lui fut dans la Résistance d'un précieux concours. Elle dirigeait le service social de l'A.S. lorsqu'elle fut mortellement blessée dans un accident de la route survenu aux environs de Montrond. Le père de Mme Marey, André Marey, a été directeur d'école puis maire de la petite commune de Merle dans le canton de Saint-Bonnet-le-Château d'où le colonel Marey était lui-même originaire.

⁵ L'Intelligence Corps était représenté en France occupé par le S.O.E. (Spécial Opération Exécutive plus connu sous le nom de réseau Buckmaster, du nom de son commandant en chef, le colonel Buckmaster. Le Groupe Ange appartenait donc aux Services secrets britanniques et ne relevait d'aucune autorité française.

que, de caractère rugueux, les rapports avec lui étaient parfois difficiles. Au Groupe Ange il était efficacement secondé - par Raimond, le sympathique Ado, fils d'un industriel stéphanois qui, lui, était d'un commerce plus aisé.

*

* *

A Montbrison même ou dans les environs immédiats, mis à part quelques coups de main de portée limitée, mis à part quelques alertes çà et là, nos maquis des monts du Forez n'eurent guère l'occasion de guerroyer.

Une fois cependant, le 7 août 1944, ils durent faire face à une tentative plus sérieuse des forces de l'ordre de Vichy en vue de les anéantir ou tout au moins de les déloger. Cette offensive vichyste s'inscrivait dans le cadre d'un plan de répression anti-maquis élaboré sur l'ordre des préfets Boutemy et Faller⁶ et dont l'exécution avait déjà provoqué, le 19 mars 1944, dans les monts du Lyonnais, à Montchal, l'attaque du maquis du Magat. Cette opération "du maintien de l'ordre" comme on disait alors s'était traduite par un sévère engagement et il y eut des victimes de part et d'autre. Pour sa part le maquis du Magat compta cinq morts.

Dans l'attaque des monts du Forez, le 7 août, le bilan fut, pour la Résistance tout au moins, beaucoup moins lourd, pourtant les F.T.P. perdirent un des leurs. Cependant les forces mises en œuvre par les gens de Vichy étaient loin d'être négligeables et comprenaient notamment un important détachement de miliciens mais leur offensive n'en échoua pas moins et elles durent se retirer après avoir essuyé de lourdes pertes.

Sous le commandement de Marey - aussitôt accouru avec sa carabine les ' gens du maquis obligèrent en effet les vichystes à décrocher après un échange nourri de coups de feu. Ce fut l'occasion pour le lieutenant Ferréol d'inaugurer un magnifique bazooka dont son commando venait d'être doté et qui, entre autre, éventra gentiment un car de miliciens qui s'était approché d'un peu trop près. C'était la première fois qu'un tel engin apparaissait dans nos maquis. Il en fut d'ailleurs l'exemplaire unique. Prenant alors valeur de symbole, il devint l'objet d'une véritable vénération.

Pour en finir avec cet engagement, je ne puis encore m'empêcher de sourire en repensant à ces hommes d'une unité de gardes mobiles qui, intégrés aux forces de l'ordre de Vichy, avaient été placés en réserve sur la route de Bard. Certains d'entre nous les avaient - peut-être imprudemment - approchés d'assez près pour les observer commodément sans l'aide de jumelles et eux - très certainement - nous avaient également repérés mais ils feignaient ne pas nous avoir aperçus regardant avec la plus profonde perplexité l'extrémité de leurs brodequins. Visiblement la perspective d'avoir à en découdre avec ceux de leurs camarades qui, à la suite de Millon, avaient

⁶ Eugène Faller, d'origine alsacienne, avait été sous-préfet de Montbrison avant de devenir, en qualité de secrétaire général de la préfecture de la Loire, le collaborateur immédiat du préfet Boutemy. Lorsque ce dernier fut, en mai 1944, nommé préfet de la région de Lyon, Eugène Faller assura les fonctions de Préfet intérimaire de la Loire jusqu'à la Libération où il fut mis en disponibilité,

Il réussit cependant à passer au travers des mailles de l'épuration et poursuivit sous la IV^e puis sous la V^e République une brillante carrière.

Préfet à titre définitif il appartient aux cabinets d'Antoine PINAY dans divers ministères notamment aux Finances. Il devint ensuite conseiller-maître puis président de section à la Cour des Comptes. Il cumula alors les charges les plus importantes sur le plan financier : administrateur de plusieurs compagnies d'assurances président de commissions des marchés de plusieurs ministères ainsi que du Commissariat à l'Energie atomique, membre influent de la Commission de vérification des comptes des entreprises publiques... Il fut un représentant typique de ce que l'on appelle la "technostructure" d'où - dans le système politico-économique qui est le nôtre - émane la réalité du pouvoir.

rejoints le maquis de l'A.S. ne les inspirait guère. Subitement obéissant à je ne sais quel ordre mystérieux, ils reformèrent précipitamment les rangs et abandonnèrent aussitôt les lieux. Sans aucun doute le bruit terrifiant du bazooka du lieutenant Ferréol leur avait fait grand peur... à moins n'aient été mis en retraite par les éclatants coups de clairon du sergent-chef Cellard saluant sur le mode majeur la grande victoire des braves petits gars des maquis du Forez.

Mais pour ceux-ci l'heure de plus rudes combats allait bientôt sonner. En effet, le succès du débarquement allié sur les côtes de Provence alors que le mois d'août tirait sur sa fin avait entraîné le départ des troupes d'occupation stationnées dans le sud de la France. Il s'agissait pour les Forces françaises de l'intérieur de leur couper la retraite.

C'est ainsi que, sous le commandement de Marey, nos maquis du Forez furent engagés contre une forte colonne de soldats de la Wehrmacht et de miliciens venant du Puy et ils furent assez heureux pour les intercepter à Estivareilles. Au cours de cet engagement, des soldats russes de l'armée Vlassov, qui accompagnaient les Allemands se rallièrent aux forces F.F.I. et combattirent désormais à leurs côtés⁷.

Par ailleurs nos maquis furent également dépêchés dans la vallée du Rhône en vue de harceler les troupes allemandes retraits sur Lyon.

C'est ainsi que le Groupe Ange combattit vaillamment à Saint-Michel-sur-Rhône où il subit des pertes sévères 9 morts.

De son côté la patrouille Ferréol toujours à la pointe du combat accrochait durement l'ennemi au sud de Lyon, au lieu-dit "Pont-rompu". Au cours de cet accrochage Montbrison eut à déplorer la mort d'un de ses enfants, le soldat Aumeunier, l'un des gardiens de la paix du commissariat de police qui, avec Pierre Sabatier, avait rejoint à Roche, le maquis de l'A.S.⁸.

Dans ces combats nos maquis ne combattaient pas les mains nues. Si, au début, leur armement était assez sommaire, il devait s'améliorer rapidement par la suite. A ce propos je veux évoquer quelques opérations de camouflage et de parachutage d'armes qui eurent lieu dans les environs immédiats de Montbrison.

⁷ Le général soviétique André Vlassov, communiste bon teint et de vieille souche puisque dans sa jeunesse il avait combattu dans les rangs de l'Armée rouge lors de la Révolution de 1917 avait été fait prisonnier sur le front russe en 1942.

Il accepta alors de former avec des prisonniers de guerre soviétiques une unité militaire dite "Armée Vlassov" qui combattit aux côtés de la Wehrmacht, notamment sur le front ouest.

Au moment de la débâcle des armées allemandes la plupart des soldats de l'armée Vlassov se rallièrent aux forces alliées.

La guerre terminée, ce fut un ancien commissaire de Montbrison Alexinsky qui, en raison de ses origines russes (son père avait été député à la Douma sous le régime tsariste), fut chargé du regroupement des différents éléments de l'armée VLASSOV qui se trouvaient alors dispersés sur le territoire français en vue de leur rapatriement en Union soviétique... où ils ne furent pas précisément accueillis avec des fleurs. Le général Vlassov, quant à lui, fut pendu haut et court.

⁸ Une stèle commémorative de cet engagement sur laquelle sont gravés les noms des victimes - dont celui d'Aumeunier - a été édifiée au carrefour de la route de Rive-de-Gier à Lyon dite "des montagnes russes" et de celle qui, à Givors, va rejoindre la vallée du Rhône.

Peu après l'armistice je fus chargé - tout à fait officieusement d'ailleurs - par le commandant Chapuis, commandant du district militaire de Montbrison⁹ du soin de repérer des emplacements susceptibles de camoufler du matériel militaire afin de le soustraire à la curiosité malsaine des Commissions d'armistice et autres organismes de contrôle allemands¹⁰.

Je trouvai aisément l'endroit propice sur la commune d'Arthun, à Beauvoir, dans les vastes domaines du comte de Neufbourg¹¹. Ce matériel ainsi camouflé a une histoire. En novembre 1942, au moment de l'entrée des troupes allemandes en zone sud jusqu'alors non occupée, je me mis immédiatement en rapport avec le général Suffren, alors commandant de la Subdivision militaire de Saint-Etienne aux fins de savoir la destination qui devait être donnée aux armes camouflées à Beauvoir. Le général me répondit : "Il faut les détruire". Étant donné les circonstances c'était en effet la seule solution qui semblait convenir mais le comte de Neufbourg avait son idée là-dessus. Aussi, sitôt sorti de chez le général Suffren, je téléphonai au comte de Neufbourg, mais celui-ci ne put me répondre que par une lamentable quinte de toux. Sans doute était-il atteint d'un catarrhe particulièrement rebelle. Je me permis alors de donner au comte de Neufbourg le conseil suivant :

- Vous me paraissez très enrhumé. Pourtant je sais que vous ne fumez pas et bien fumez, cela calmera votre toux.

- Vous pensez que je peux fumer ?

- Oui, oui, fumez, allez-y !"

C'était évidemment le signal convenu. Tout le matériel fut alors précipité dans les étangs qui parsèment le domaine de Beauvoir troublant la tranquillité des carpes importées de Hongrie dont, précisément, le comte de NEUFBOURG venait de repeupler ses étangs. Le comte de Neufbourg estimait que ce matériel convenablement emballé dans des caissons métalliques pouvait résister à une immersion prolongée,

Il résista effectivement car deux ans après, peu avant la Libération, l'heure étant venue, je mis le commandant Marey dans la confiance. Il dépêcha ses hommes qui se livrèrent à une véritable pêche miraculeuse. Le matériel était en bon état et fit, paraît-il de l'excellente besogne.

*

* *

Quant aux opérations de parachutage il y en a eu deux autour de Montbrison qui furent effectuées au cours de l'année 1942 par le groupe montbrisonnais du "Coq enchaîné".

Ils eurent lieu sur les terres de deux fermiers de la plaine du Forez, les frères Marnat, le premier sur le territoire de la commune de Grézieux-le-Fromental et le second à Mornand, au lieu-

⁹ Sous le régime de Vichy - au début tout au moins - avait été mis en place une structure militaire qui "doublait" l'administration civile. C'est ainsi qu'à Montbrison, à la sous-préfecture correspondait un district militaire.

¹⁰ Vraisemblablement le commandant Chapuis devait agir suivant les directives du général Frère, à l'époque gouverneur militaire de Lyon.

Le général Frère fut une des plus nobles figures de l'Armée française durant cette période. Après avoir commandé la VII^e Armée pendant la campagne de France en 1940, il créa, en 1942, l'O.R.A. (Organisation de résistance de l'armée). En 1943, arrêté par les Allemands, il fut interné au camp du Struthof en Alsace où il devait mourir d'épuisement en juin 1944 alors que les forces alliées débarquaient en Normandie.

¹¹ Le château de Beauvoir du comte de Neufbourg devait devenir par la suite, tant par les personnalités qui s'y rencontrèrent que par les décisions qui y furent prises, un des lieux privilégiés de la Résistance dans notre département.

dit "La Jarlette". Avec ce second parachutage devait malheureusement s'arrêter l'activité du Coq enchaîné à Montbrison.

A ce sujet je voudrais m'étendre un peu sur le Coq Enchaîné¹².

A Montbrison le groupe avait été fondé par Louis Fouilleron, un Montbrisonnais d'origine qui, devenu professeur en Alsace, à Guebwiller pour être précis, s'était pendant la guerre replié dans sa ville natale.

Son centre d'action se situait à la ferme de La Chaux exploitée à Grézieux-le-Fromental par Pierre Marnat et son épouse - deux vaillants combattants de l'ombre.

Outre les personnes déjà citées, Louis Fouilleron et les époux Marnat, il comprenait également le frère de Pierre Marnat, Antoine, fermier à Mornand, les frères Chave, Claude l'aîné et Louis, Marcel Galland, Pierre Bory de Sury-le-Comtal, enfin l'institutrice de Grézieux-le-Fromental, Antonia Lafond. En tout neuf personnes.

Le parachutage de La Jarlette effectué dans la nuit du 23 septembre 1942 devait leur être fatal car, sur dénonciation d'un commerçant de Mornand, les participants furent arrêtés par la gendarmerie. Après avoir été traînés devant les tribunaux d'exception de l'Etat français au service de l'occupant, ils furent dispersés chacun suivant de douloureux itinéraires dont je rappelle ci-dessous les principales étapes¹³.

- Louis Fouilleron : interné aux camps de Saint-Paul-d'Eyjeaux et de Saint-Sulpice-la-Pointe.

- Antoine Marnat, Pierre Bory, Louis Chave : internés au camp de Saint-Paul-d'Eyjeaux puis détenus à la centrale d'Eysse.

- Pierre Marnat, Claude Chave : internés au camp de Saint-Paul-d'Eyjeaux, détenus à la Centrale d'Eysse puis déportés au camp allemand de Dachau.

¹² Le Coq enchaîné avait été créé à Lyon en 1941 par le docteur Jean Fousseret, ancien conseiller municipal socialiste du V^e arrondissement, qui devait, par la suite, être déporté à Buchenwald.

Le Coq enchaîné groupait des hommes venant de divers horizons de la gauche non communiste. C'est ainsi que Louis Pradel, radical-socialiste à l'époque, et qui, en 1957, devait succéder à Edouard Herriot à la mairie de Lyon, en était, avec Fousseret, l'un des fondateurs.

Refusant de s'intégrer dans les organisations ou réseaux de la France libre, le Coq enchaîné a toujours désiré garder son autonomie. En fait, il était en étroite relation avec le réseau Buckmaster (Intelligence Service)

Le Coq enchaîné ne fut pas une organisation d'envergure nationale mais, essentiellement lyonnaise ; sa zone d'influence n'excéda pas les départements du Rhône et de la Loire. A Saint-Etienne, Pointut en était le principal animateur.

¹³ Sous le régime de Vichy, avec l'accentuation de la répression, l'espace carcéral devenait insuffisant. Aussi les autorités furent-elles amenées à aménager des camps destinés à recevoir des internés administratifs et aussi des condamnés qui avaient purgé leur peine dans des établissements pénitentiaires mais dont le gouvernement, les estimant politiquement dangereux, s'opposait à la libération. La plupart de ces camps étaient installés dans le Massif Central tels ceux de Nexon, Saint-Paul-d'Eyjeaux ou Saint-Sulpice-la-Pointe.

Le régime de ces camps gardés par des G.M.R. (Groupes Mobiles de Réserve) n'avait certes rien de comparable avec celui des camps de déportation allemands de sinistre mémoire. Cependant, l'internement dans ces camps devait être fatal à beaucoup de résistants qui, de là, furent transférés en Allemagne, les autorités de Vichy, par complicité ou par simple carence, n'ayant rien fait pour empêcher leur déportation.

- Marcel Galland : interné aux camps de Saint-Paul-d'Eyjeaux et de Saint-Sulpice-la-Pointe puis déporté au camp allemand de Buchenwald.

Fort heureusement, tous nous revinrent sains et sauf à la Libération y compris nos trois rescapés des camps allemands qui, eux, vécurent les heures les plus éprouvantes.

Si l'on considère qu'à l'époque du parachutage de La Jarlette, Antonia Lafond avait déjà été arrêtée, c'est bien le petit groupe du Coq enchaîné qui, à Montbrison, paya le plus lourd tribut à la cause de la Résistance.

*

* *

Un autre parachutage eut également lieu dans la plaine du Forez, sur le territoire de la commune de Boisset-les-Montrond. Celui-ci fut effectué dans la nuit du 30 juillet 1942 par les soins du réseau S.O.L. qui était animé par une équipe stéphanoise¹⁴. Il ne s'agissait pas cette fois de récupérer des containers bourrés d'armes et de munitions mais de réceptionner du matériel radio et d'accueillir trois agents secrets.

Cependant ce parachutage tourna lui aussi fort mal. Un des agents parachutés - un ressortissant canadien - se recevant mal sur le terrain se brisa la colonne vertébrale. En la circonstance, alerté en pleine nuit, le curé de Boisset-les-Montrond, l'abbé Louis Clouye¹⁵ fut admirable. Il accepta de prendre le blessé en charge et celui-ci ayant expiré il le fit transporter et inhumer à Montbrison où, au cimetière, des mains pieuses ne cessèrent, jusqu'à la Libération, de déposer sur sa tombe les fleurs du souvenir.

*

* *

Ainsi à Montbrison, comme partout ailleurs en France, dans la clandestinité, des hommes de bonne volonté œuvraient sans relâche à la Libération du territoire national.

Mais il n'y avait pas seulement ceux qui étaient aux maquis, ceux qui travaillaient en liaison avec les maquis, ceux qui réceptionnaient les parachutages, camouflaient des armes ou hébergeaient sous leur toit d'autres résistants en péril. Il y avait également les responsables des syndicats ouvriers qui dans les usines et sur les chantiers entretenaient la combativité des travailleurs non seulement par la défense de leurs revendications professionnelles ou pour l'amélioration des conditions de ravitaillement mais aussi - mais surtout - pour la lutte contre

¹⁴ Le réseau S.O.L. appartenait au B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignements et d' Action) c'est-à-dire aux services secrets du gouvernement de la France libre dont les directeurs furent successivement Jacques Soustelle puis André Dewavrin, alias colonel Passy.

Il avait été créé à Saint-Etienne par Léon Nautin qui, en 1940, avait été le chef de cabinet du préfet Laban.

Léon Nautin était président d'un club sportif stéphanois dénommé le "Coquelicot" aussi beaucoup de membres du réseau S.O.L. venaient de cette association.

Début 1944 Léon Nautin se trouvant en mission dans le Sud-Ouest de la France fut arrêté à Bordeaux par les Allemands (Gestapo ou Abwehr) mais avant d'être interrogé il eut le temps d'avaler la pilule de cyanure que tout responsable d'une organisation de résistance se devait d'avoir sur soi... au cas où...

Son frère, Pierre Nautin, qui partageait son activité dans la Résistance fut, à la Libération, nommé secrétaire général de la préfecture de la Loire. Il avait épousé une Montbrisonnaise.

¹⁵ Avant d'être curé à Boisset-les-Montrond, l'abbé Louis Clouye exerça son ministère à Montbrison où il fut vicaire de la paroisse Saint-Pierre et aumônier de la prison (supprimée depuis).

l'occupant et le régime de Vichy au service de l'occupant car tous ces militants syndicalistes étaient aussi des combattants de la Liberté.

Il y avait notamment pour ne citer que les principaux, Rolle et Wim pour la C.F.T.C., Aimé Avinant, Antoine Lafond, le frère de l'institutrice de Grézieux-le-Fromental, Benoît Villard et Louis Clavelloux pour la C.G.T., Louis Clavelloux surtout qui, secrétaire de l'Union locale clandestine de la C.G.T., fut un résistant magnifique et combien modeste.

Dépourvu d'éloquence il n'en était pas moins écouté de tous et s'imposait à tous tant par sa simplicité que par sa sincérité. Peut-être parce qu'il n'arrivait pas à s'exprimer aussi bien qu'il aurait souhaité, il piquait parfois de sombres colères. Un jour, au moment de la Libération, ayant été appelé à présider une réunion quelque peu houleuse je m'écriai : "la parole est à Clavelloux pour un bon coup de gueule dont il a le secret". Aussitôt désarmé il me répondit en riant : "Avec vous je n'arriverai pas à me mettre en colère".

Puisque j'évoque les combats menés par les travailleurs de Montbrison, je ne puis passer sous silence la journée du 22 juin 1944 où, face aux difficultés de ravitaillement sans cesse accrues, une foule nombreuse manifesta dans les rues de la ville à l'appel des syndicats ouvriers et se porta vers la sous-préfecture.

Le sous-préfet de l'époque Pierre Aubert¹⁶, décontenancé par l'ampleur de cette démonstration populaire, se retrancha dans ses appartements refusant obstinément de prendre contact avec les manifestants. Comme les choses menaçaient de tourner à l'aigre, le commissaire de police Pierre Sabatier - qui comme je l'ai dit plus haut était un des nôtres - prit l'affaire en mains. Persuadant le sous-préfet Aubert de changer d'attitude, il obtint de lui qu'il reçût une délégation conduite par Antoine Lafond. Il fut ainsi contraint d'écouter les doléances des syndicats et de promettre des déblocages de farine et autres denrées devant améliorer l'approvisionnement des Montbrisonnais. Je ne sais si ces promesses furent intégralement tenues mais les syndicats ouvriers - et avec eux la Résistance toute entière - avait ce jour-là administré la preuve de leur influence auprès de la population.

*

* *

¹⁶ Pierre AUBERT fut le dernier sous-préfet de Montbrison en poste sous le régime de Vichy. Il connaissait d'ailleurs fort bien Montbrison car, avant guerres son père y avait exercé les fonctions de procureur de la République. Il fut destitué à la Libération et poursuivi, non pour avoir exercé des fonctions d'autorité sous le régime de Vichy, mais soupçonné d'avoir appartenu au R.N.P. (Rassemblement National Populaire) de Marcel Déat, ou tout au moins, d'avoir eu, en zone occupée, des contacts étroits avec cette organisation ultra collaborationniste une information avait été ouverte à son encontre.

Alors que l'instruction suivait son cours auprès du Tribunal militaire de la Loire présidé par le commandant Saccardi quelle ne fut pas la stupéfaction des membres du Tribunal - ainsi d'ailleurs que du Comité de Libération de Montbrison - en apprenant que Pierre Aubert venait d'être nommé par un ministre socialiste du Gouvernement provisoire de la République (en réalité bien sûr par les bureaux omnipotents du ministère de l'Intérieur)... préfet du département de l'Yonne,

Louis Fouilleron qui dirigeait à Montbrison l'antenne du Tribunal militaire de la Loire fut immédiatement dépêché à Paris et put obtenir que la nomination de Pierre Aubert soit rapportée.

Cependant quelques mois après, les choses ayant évoluées, Pierre AUBERT put être nommé - cette fois-ci sans problème -, secrétaire général de la préfecture de police de Paris, avec rang de préfet. Quant au tribunal militaire de la Loire il avait été supprimé depuis longtemps...

Cependant tout laissait prévoir que la Libération approchait à grands pas. Aussi fallait-il songer à mettre en place de nouvelles structures administratives pour le jour - tant désiré - ou, avec le départ des Allemands, prendrait fin le régime de Vichy.

A défaut d'un comité de Libération que le fractionnement de la Résistance ne permettait pas de constituer pour l'ensemble de l'arrondissement, un comité cantonal de Libération se forma à Montbrison. Il fut présidé par Jules Bernard, le père tranquille de la Résistance. Parmi ses membres Bonche, directeur de la caisse locale de Crédit Agricole et des syndicalistes Wilm pour la C.F.T.C. et, bien sur Louis Clavelloux pour la C.G.T.

L'une des premières tâches de ce comité fut de former un nouveau conseil municipal à Montbrison, afin de remplacer celui qui avait été nommé par le gouvernement de Vichy et qui, de ce fait, se trouvait dissous de plein droit.

Depuis la mort, en 1943, du notaire Jean Gaurand qui fut député sous la III^e République le maire de Montbrison était le très digne docteur Jean Vial mais, en fait, les fonctions de maire étaient exercées par son premier adjoint, André Simon¹⁷.

André SIMON était un administrateur remarquable. Ses sentiments intimes étaient Profondément anti-allemands - et il ne les cachait d'ailleurs pas. Cependant, désirant rester fidèle à certains principes politiques, il manifesta jusqu'au bout son loyalisme "à l'égard du Maréchal" comme on disait alors. Il fit néanmoins tout son possible pour ménager la transition au cours de cette période particulièrement critique.

Choisir le maire de Montbrison n'était pas chose aisée car il fallait tenir compte de différents facteurs en particulier du caractère socioprofessionnel de la population où, à l'époque, dominait la petite bourgeoisie commerçante et les professions libérales, on dirait aujourd'hui le secteur tertiaire.

Jules Bernard en sa qualité de président du Comité cantonal de libération aurait certes pu faire un excellent maire. Son caractère paisible, son affabilité correspondaient par ailleurs tout à fait à ce que pouvait souhaiter les Montbrisonnais dans leur ensemble, en résumé une excellente image de marque. Toutefois les fonctions de maire étaient incompatibles avec celles de receveur municipal qu'il exerçait déjà. Je doute fort d'ailleurs, connaissant son extrême modestie, qu'il eût accepté de gaieté de cœur.

En fait, je trouvai en la personne de Victor Patay l'homme qui convenait parfaitement à la situation. Professeur au Collège moderne et technique (c'était la dénomination d'alors de notre actuel C.E.S.) pendant de longues années il était fort connu à Montbrison où il était unanimement estimé pour sa bonhomie et sa serviabilité. Mais J'eus beaucoup de mal à le convaincre d'accepter.

Ma proposition fut d'emblée entérinée par le Comité de libération et une fois réglée la question du choix du maire il fut décidé que Bonche, membre du Comité deviendrait son premier adjoint. Dès lors la formation du nouveau conseil municipal ne devait plus soulever de problème¹⁸

Par ailleurs à Roche, le sympathique Breuil, l'ami des maquis de l'A.S. devenait maire de la commune¹⁹.

¹⁷ Précurseur à Montbrison de l'aviation de tourisme André Simon devait trouver la mort au cours d'un accident d'avion sur le terrain de Feurs.

¹⁸ Le nouveau Conseil municipal de Montbrison fut installé le 23 août 1944 (voir en annexe le procès-verbal d'installation)

¹⁹ Parmi les autres maires qui furent désignés à la Libération dans l'arrondissement de Montbrison il faut retenir pour Sury-le-Comtal le nom de Marchand qui, pendant l'occupation fut le responsable du réseau NAP (Noyautage des administrations publiques). A Feurs Antoine Drivet qui fut sénateur sous le III^e République

Beaucoup de vieux Montbrisonnais ont sans doute vécu ou tout au moins entendu parler autour d'eux des évènements que je viens d'évoquer au cours de ce survol rapide de toute une époque qui semble maintenant bien lointaine. Ils ont peut-être connu ou entendu parler de personnes qui - de près ou de loin - ont été mêlées à ces événements.

Mais sur ce qui s'est passé à Montbrison sous le régime de Vichy au sujet des luttes menées par la Résistance contre ce régime et contre l'occupant allemand je n'ai certainement pas tout relaté tant s'en faut.

Dans ces quelques pages je n'ai fait que rassembler d'une façon peut-être un peu décousue - quelques souvenirs sur certains faits dont j'ai pu être le témoin, sur d'autres aussi que j'ai personnellement ressentis bien que s'étant déroulés en dehors de ma présence,

Au demeurant ceci n'est - et ne peut être - qu'un simple récit car je n'ai aucunement la prétention d'avoir fait œuvre de chroniqueur encore moins d'historien. D'ailleurs une histoire exhaustive de la Résistance à Montbrison et dans le Montbrisonnais reste à faire. Je crains fort, malheureusement, que cela ne le soit jamais. Les pièces d'archives sont rares, voire rarissimes²⁰ et les hommes et les femmes qui pendant cette dure période furent appelés à jouer un rôle dans nos combats disparaissent avec le temps qui inexorablement s'écoule.

Pour certains d'ailleurs – et souvent parmi les meilleurs – les fruits de la Résistance ont été amers et ils préfèrent se réfugier dans le silence – parfois un silence hautain.

Mais à tous ces hommes, à toutes ces femmes qui, - à des titres divers – ont participé à la lutte pour la liberté, à ceux ou à celles dont les noms figurent dans ce récit, à ceux ou à celles que j'ai pu oublier, à ceux ou celles que j'ai pu oublier, à ceux et à celles que je n'ai pas connus, à tous et à toutes, quelles que fussent leurs origines, leurs opinions ou leurs croyances, ils ont été – elles ont été – et le resteront à jamais mes chers Camarades de la Résistance.

Lucien Gidon

ANNEXE

Procès-verbal de l'installation du conseil municipal de Montbrison

Séance du 23 août 1944

Le vingt-trois août mil neuf cent quarante-quatre à dix-huit heures trente minutes, le conseil municipal s'est réuni en session extraordinaire sous la présidence de M. Gidon sous-préfet de Montbrison pour procéder à l'installation de l'assemblée municipale nommée par décision du Comité local de libération.

retrouva son siège de maire d'où les gens de Vichy l'avaient chassé. En effet, lors de la fameuse séance de l'Assemblée nationale du 10 juillet 1940 il n'avait pas voté la délégation du pouvoir constituant au Maréchal Pétain.

Succédant à l'industriel Max Fléchet, Armand Bazin devint maire de Chazelles-sur-Lyon. Il l'est encore [avril 1981].

²⁰ En dehors du matériel de propagande on écrivait fort peu dans la Résistance. Il était en effet recommandé d'écrire le moins possible, C'est ainsi qu'un bon agent de liaison se devait de délivrer oralement son message. De plus à la moindre alarme - et c'était fréquent - les résistants devaient détruire tous les papiers qu'ils étaient susceptibles de posséder par de vers eux. Ainsi a disparu ce qui aurait pu être une précieuse source de documentation.

Étaient présents : Messieurs Patay, Bonche, Gonnard, Clavelloux, Andie, Leyre, Wilm, Ménard, Couchet, Thierry, Aubert, Huguet, Dumas, Favard et Tétrel.

Monsieur le Sous-préfet ouvre la séance et prononce quelques mots au nouveau conseil municipal et à la population montbrisonnaise assemblée place de l'Hôtel-de-ville.

Au nom du Gouvernement provisoire de la République et au nom du Comité départemental de libération M. le Sous-préfet demande au conseil de prendre possession des services publics de la ville. Il est ensuite donné lecture du procès-verbal de la séance du Comité local qui s'est réuni dans l'après-midi e au cours de laquelle ont été désignés les conseillers municipaux de la ville de Montbrison.

Monsieur le Sous-préfet cède ensuite la présidence à M. Patay doyen d'âge du conseil municipal.

Monsieur Patay fait appel au calme des Montbrisonnais et leur demande d'aider le conseil dans sa lourde tâche et insiste pour cette période transitoire se déroule dans le calme et termine par ces mots : "Au travail pour la libération définitive du pays, vive la France, vive la République".

La population massée en foule place de l'Hôtel-de-Ville entonne ensuite la Marseillaise puis M. le Sous-Préfet installe le conseil municipal dans ses fonctions.

Au scrutin secret il est ensuite procédé à la nomination du maire et de trois adjoints.

Élection de maire

nombre de votants 15

Suffrages exprimés 14

Majorité absolue 8

Bulletin blanc

Monsieur Patay professeur au Collège moderne et technique obtient 14 voix, est élu maire de Montbrison.

Nomination des adjoints. 1

nombre de votants 15

Suffrages exprimés 14

Majorité absolue 8

Ont obtenu :

M. Bonche, 1^{er} adjoint 13 voix

M. Gonnard, 2^e adjoint 12 voix

M. Clavelloux, 3^e adjoint 11 voix

M. Couchet 3 voix

M. Huguet 2 voix

M. Minard 1 voix

M. Dumas 1 voix

Messieurs Bonche, Gonnard et Clavelloux ayant obtenu la majorité absolue au premier tour de scrutin sont proclamés adjoints au maire de la ville de Montbrison.